

EHESS

Démographie et écologie en Afrique orientale à la fin du XIXe siècle: une crise exceptionnelle?
(Demography and Ecology in East Africa at the End of the 19th Century: An Exceptional
Crisis?)

Author(s): Jean-Pierre Chrétien

Source: *Cahiers d'Études Africaines*, Vol. 27, Cahier 105/106, Démographie historique (1987),
pp. 43-59

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4392091>

Accessed: 13/07/2013 07:10

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers d'Études Africaines*.

<http://www.jstor.org>

Jean-Pierre Chrétien

Démographie et écologie en Afrique orientale à la fin du XIX^e siècle : une crise exceptionnelle ?

Depuis les années 1970, l'historiographie de l'Afrique orientale s'est distinguée par la multiplication des travaux sur les problèmes de démographie, de gestion de l'environnement et d'agriculture. Cette orientation a traduit la volonté d'aller au-delà d'une « grande histoire » qui privilégiait, dans la décennie précédente, les faits politiques et guerriers, les échanges commerciaux à longue distance, la diffusion des monothéismes musulman et chrétien, au détriment du vécu quotidien des peuples. Même si les historiens retrouvent ici leurs préoccupations les plus courantes sur le terrain européen, l'enjeu de cet effort dans le cas africain ne doit pas être sous-estimé : il implique en effet le refus d'observer le continent avec le regard d'un explorateur étranger et de réduire ainsi l'expérience passée des sociétés des hauts plateaux est-africains aux péripiéties de leur « pénétration » par les gens venus de la côte de l'océan Indien ; il demande en même temps que l'on réintègre dans le champ de la réflexion historique des éléments essentiels, traités ailleurs de façon morcelée et selon un point de vue trop souvent figé (au « présent ethnographique ») par des anthropologues, des géographes, des économistes, des médecins, des experts en développement et, autrefois, des administrateurs coloniaux.

Sur l'Afrique de l'Est (Tanzanie, Kenya, Ouganda, Rwanda et Burundi) un débat s'est développé dans ce cadre à propos de l'évolution démographique de ces pays durant le XIX^e siècle. Nous pensons en particulier aux travaux de J. Ford (1971) et de G. Hartwig (1978, 1979), inspirés de leurs recherches sur les populations tanzaniennes du sud et de l'ouest du lac Victoria, mais aussi aux synthèses de J. Iliffe (1979) et de H. Kjekshus (1977). Le livre de ce dernier sur les mutations conjointes du contrôle écologique, du peuplement et de l'économie aux XIX^e et XX^e siècles représente le point de départ écrit de la réflexion que nous proposons ici sur l'identification des crises démographiques. On trouvera en

Cahiers d'Études africaines, 105-106, XXVII-1-2, 1987, pp. 43-59.

fin d'article la liste des publications utilisées dans cette contribution. Nous nous appuyons par ailleurs sur des enquêtes effectuées au Burundi à propos de la crise globale qui a frappé les plaines riveraines du lac Tanganyika au début du xx^e siècle et que nous avons analysée plus en détail pour une table ronde organisée en mai 1985 à Bujumbura par l'Université du Burundi en liaison avec le Centre de recherches africaines (Université de Paris I).

Le débat sur l'évolution démographique au XIX^e siècle

Stagnation de longue durée avant l'essor dû à la « paix coloniale » ? Prospérité brisée par le choc de la conquête étrangère ? Ou encore, périodisation plus nuancée, en fonction des phases de la pénétration des trafics venus de la côte swahili et des épisodes guerriers liés aux contrecoups lointains du mouvement zulu ? Telles sont les positions en cause dans ce débat, destiné à se poursuivre à travers les études de cas régionaux.

Le cliché de la stagnation précoloniale

Le livre de H. Kjekshus (1977) vise notamment ce qu'il considère comme un mythe colonial, celui d'une opposition tranchée entre des sociétés « traditionnelles » considérées comme figées sur tous les plans et la « modernisation », source immédiate de croissance, qu'aurait introduite la gestion coloniale.

Le passé de l'Afrique orientale, rappelle-t-il, est décrit en général en termes de stagnation : sous-peuplement, agriculture extensive, itinérante et à longues jachères, établissements humains perdus dans un océan de forêts et de savanes infestées d'animaux, guerres « tribales » incessantes, ruineuses et meurtrières, traite esclavagiste pluriséculaire en direction du monde arabe. Les raids ngonï (d'origine zulu) et les razzias des traitants de Zanzibar au milieu du XIX^e siècle n'auraient fait qu'aggraver une situation déjà lamentable. Dans cette perspective, la courbe générale de la population se caractériserait par une stagnation de très longue durée et par un déclin accentué à partir de 1850 jusque vers la fin du siècle ; une reprise ne serait observable qu'au début du xx^e siècle grâce à l'œuvre coloniale.

A la suite de Ford (1971), Kjekshus insiste sur le sort réservé à la trypanosomiase dans ce tableau. L'historicité en fut niée de façon remarquable jusqu'à une date récente. En 1925 la commission britannique Ormsby-Gore, consacrée à l'avenir du territoire sous mandat du Tanganyika, définit le problème de la tsé-tsé comme une sorte de handicap permanent de l'Afrique tropicale. Ce dogme officiel s'est prolongé jus-

qu'aux années 1960. On découvre non sans étonnement que la synthèse devenue classique éditée par R. Oliver et J. Mathew (1963) ne contient aucune référence à ce problème en son tome II, qui traite pourtant la période allant de 1890 à 1930, c'est-à-dire la plus dramatique par l'extension des zones de maladie du sommeil, alors que le premier chapitre du tome I de la même histoire, présentant « l'environnement », évoquait cette endémie comme une sorte de fatalité pluriséculaire.

Pour ne parler d'une manière générale que de la production agricole et du contrôle écologique, la caricature consistant à décrire les pratiques rurales africaines comme purement prédatrices ou « paresseuses » avait été dénoncée, avant même les travaux publiés par W. Allan (1965) et par E. Boserup (1970), dans de nombreuses monographies de géographie rurale. Il convient surtout de souligner la diversité régionale des systèmes agricoles et la manifestation très ancienne d'initiatives novatrices suscitées par la pression démographique, la proximité de courants d'échanges ou toute autre sollicitation : introduction de nouvelles variétés, voire de nouvelles plantes (notamment la diffusion des plantes vivrières d'origine américaine comme le maïs, la patate douce ou le haricot *phaseolus*), pratique d'irrigation, de drainage, de fumure, rotations et cultures intercalaires... De même les géographes ont attiré l'attention sur la nécessité de considérer en bloc le terroir cultivé, les zones de pâture, l'aire des anciens brûlis, les points d'eau et la brousse environnante (la « périphérie sauvage », *Grenzwildnisse*, des auteurs allemands), afin de mieux percevoir les formes d'implantation et d'exploitation de cet espace (le concept anglais de *settlement*). De ce point de vue il apparaît que les sociétés agropastorales de l'Afrique de l'Est identifiaient, empiriquement mais avec précision, les risques et les virtualités du milieu naturel. Les déplacements des troupeaux et des gens tenaient compte de ces conditions dans l'espace et dans le temps. Les brûlis saisonniers et la chasse participaient à ce contrôle de l'espace. Ford, dans son étude de la trypanosomiase, souligne l'efficacité de ce qu'il appelle la « prophylaxie agro-horticole » contre cette menace. Kjekshus signale que la livraison de 1888 de l'*Encyclopaedia Britannica* analyse les processus de diffusion de la tsé-tsé et les manières de s'en prévenir bien avant les recherches scientifiques dignes de ce nom relatives à la question, c'est-à-dire sur la seule base de « l'entomologie précoloniale » développée par les populations elles-mêmes.

Cette lecture optimiste semble appuyée par mille indices fournis par les récits des voyageurs (explorateurs, missionnaires protestants ou catholiques...) qui ont parcouru l'Afrique orientale entre les années 1840 et les années 1880. Il y est souvent fait mention de surplus, de prospérité et de populations actives, y compris dans des secteurs devenus ultérieurement des « paradis de la faune », réservés aux « safaris » des chasseurs européens. Mais, si minutieuse que soit cette relecture des textes du XIX^e siècle, les impressions qui s'en dégagent sont contradictoires selon les lieux et les moments. Faute de pouvoir reconstruire sur ces bases la

tendance générale, au moins peut-on essayer de préciser l'impact des différentes calamités qui frappent alors cette partie de l'Afrique sur une conjoncture de plus ou moins longue durée.

Commerce, esclavage et guerres : les effets de la traite

Kjekshus range parmi les clichés destinés à cautionner l'hypothèse démographique négative sur le XIX^e siècle la prise en compte de la traite orientale et des guerres qui accompagnaient ces razzias humaines. Selon l'historien E. Alpers (1967), la ponction ainsi réalisée au détriment de la population est-africaine aurait atteint son apogée entre 1830 et 1873, passant de près de 40 000 personnes par an au début à environ 70 000 à la veille du traité d'abolition conclu par Zanzibar avec l'Angleterre. Au total plus de deux millions de personnes auraient ainsi été exportées, chiffre auquel il faudrait ajouter au moins deux fois autant de victimes des mauvais traitements et des aléas de la route, soit plus de six millions de pertes en quarante-trois ans. H. Kjekshus estime ces chiffres insensés. En effet selon la thèse récente de l'historien tanzanien Sheriff (1971) sur l'économie de Zanzibar entre 1770 et 1873, non seulement les statistiques du marché de Zanzibar donnent des résultats inférieurs, mais surtout la plus grande partie des esclaves était employée sur les plantations de l'île et du littoral continental et non exportée vers l'Asie. D'autre part, malgré les amplifications héroïques des narrateurs européens et des conteurs africains, les guerres de l'époque ne donnaient souvent lieu qu'à des escarmouches peu meurtrières.

Cette relativisation des effets de la traite orientale au milieu du XIX^e siècle ne doit cependant pas occulter l'impact global des mutations économiques et politiques entraînées par l'intensification des échanges avec la côte, indéniable à cette époque. Dans son histoire générale du Tanganyika contemporain, J. Iliffe (1979) admet que dans la première moitié du siècle la relative prospérité attestée par les explorateurs a dû correspondre à une croissance démographique, également discernable dans les mouvements migratoires internes venus des périphéries (Lwo du Kenya actuel, Manyema du Zaïre actuel, Makonde du Mozambique). Mais selon lui l'activité commerciale change de nature au milieu du siècle : après avoir été fournisseur d'ivoire, la plus grande partie de l'Est africain, dont les troupeaux d'éléphants ont été décimés, se trouve cantonnée dans un rôle de transit vers le bassin du Congo et les Grands Lacs. La richesse ne se trouve plus dans la « production » des défenses, mais dans le contrôle du portage, des péages et des marchés. Les armes à feu jouent un rôle croissant sur cet échiquier. De nouveaux pouvoirs, plus despotiques, appuyés par des troupes d'aventuriers professionnels, surgissent partout. L'insécurité s'étend, conduisant les gens à se regrouper en villages fortifiés : les conflits, les accusations de sorcellerie, les risques d'épidémie

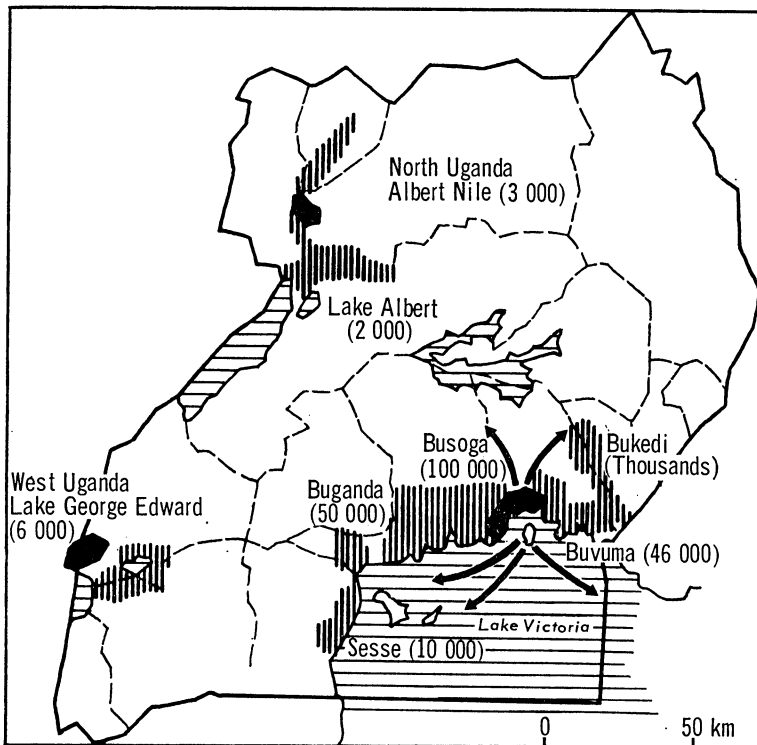
s'aggravent, le contrôle des terres se relâche, l'élevage et l'agriculture se dégradent, la tsé-tsé gagne du terrain. Cette dislocation sociale, favorable à la traite, cumule les causes de dépeuplement, sans qu'on puisse les quantifier exactement.

Dans sa thèse sur Lavigerie et l'esclavage est-africain, F. Renault (1971) exprime la même difficulté à extrapoler à partir des cas isolés où on dispose d'estimations fiables. En effet les pertes subies par une région peuvent bénéficier à une autre et dans les cas où il est le plus grave le dépeuplement peut être dû à plusieurs motifs conjugués où le rôle spécifique de la traite est difficile à isoler. Par exemple les pertes de 40 % en cinq ans observées, entre 1886 et 1891, dans certains secteurs de la côte occidentale du lac Tanganyika sont dues aux razzias des traitants, mais aussi à d'autres fléaux sur lesquels nous allons revenir. Cela étant, les perturbations entraînées par le commerce zanzibarite et par la diffusion des armes à feu dans l'intérieur du continent (la traite n'en étant qu'un aspect) contribuent à l'établissement d'une conjoncture plus sombre durant la deuxième moitié du siècle, du moins dans les régions de l'intérieur au profit des côtes et de quelques centres. La situation ne devient cependant catastrophique qu'à l'extrême fin du siècle.

La crise démographique et écologique des années 1890-1930

C'est en fait la période de la conquête coloniale et des débuts de l'implantation européenne, durant les années 1890 et le premier tiers du xx^e siècle (incluant le choc de la Première Guerre mondiale, particulièrement ressenti en Afrique orientale où les Allemands résistèrent jusqu'en 1918 à l'attaque anglo-belge), qui est caractérisée par un réel effondrement démographique, même si celui-ci a été longtemps masqué dans la littérature officielle. Dès 1949 pourtant l'Anglais R. R. Kuczynski avait souligné ce tournant dans son ouvrage sur la démographie de l'Empire britannique. Les sources écrites et orales ne font pas défaut à ce sujet.

Une série de fléaux s'est abattue sur cette partie de l'Afrique en quelques années. D'abord une grande épizootie de peste bovine, venue de l'Éthiopie et du Soudan, décima le bétail entre 1890 et 1892, affaiblissant et désorganisant les groupes d'éleveurs. Là-dessus une grande épidémie de variole sévit en 1892. La même année un parasite venu d'Amérique du Sud avait été propagé à travers le bassin du Congo, le long des routes de caravanes : ces « chiques » (*Sarcopsylla penetrans*), inconnues des populations, causaient des plaies qu'on ne savait pas guérir, accroissant le nombre des infirmes et même les décès. Entre 1893 et 1897 des vagues de criquets pèlerins s'attaquèrent aux céréales dans de nombreuses régions et les disettes ou même les famines se multiplièrent dans les années 1890, sans que leur chronologie soit identique pour toute l'Afrique de l'Est. Ces calamités dites naturelles se conjuguèrent avec l'insécurité

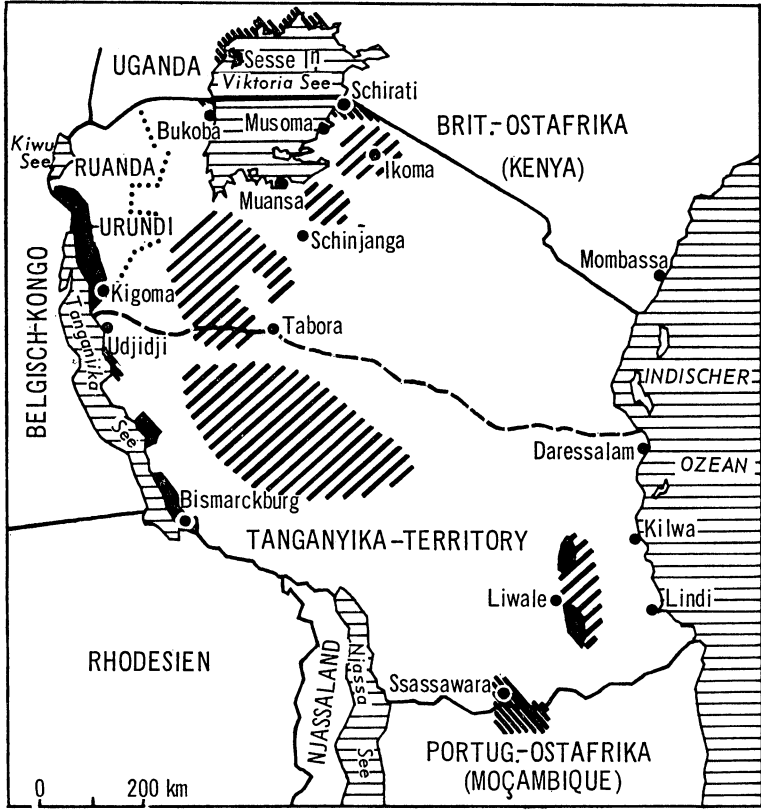


- frontière nationale en 1969
- - - frontières de districts en 1969
- ▤ foyers approximatifs de l'épidémie
- ◼ foyers originels probables
- axes de propagation de l'épidémie
- (10 000) nombre de décès dus à la maladie du sommeil




CARTE I. Les foyers de maladie du sommeil en Ouganda (1900-1920).
(D'après JAHNKE 1976 : 21.)

accrue, née des guerres locales et des razzias, évoquées ci-dessus, et aggravée par les expéditions militaires dites de pacification, mais dont les armes à feu à répétition s'avèrent beaucoup plus meurtrières que les fusils de traite diffusés jusque-là.

Cette crise eut des prolongements de longue durée par la rupture des contrôles écologiques qu'elle entraîna. Les pertes du cheptel bovin, la morbidité et la mortalité qui frappèrent les populations rurales, les



LABORATOIRE DE GRAPHIQUE EHESS

-  A foyers existant avant 1914
-  B foyers persistants ou nouveaux en 1929
-  A+B

CARTE 2. La maladie du sommeil en Afrique orientale allemande. (D'après STEUDEL 1929 : 115.)

concentrations dues à l'insécurité, firent reculer les zones de cultures, de pâturages et même de chasse au profit d'un retour en force de la « brousse » et d'une extension catastrophique de la trypanosomiase, tant animale qu'humaine. Celle-ci prit deux formes successives : la *gambiense* se propagea depuis le Congo belge dans les premières années du xx^e siècle ; la *rhodesiense*, venue du sud, se répandit au lendemain de la Première Guerre mondiale. La première ravagea les régions riveraines des Grands Lacs (Victoria, Tanganyika, etc.) (cf. Carte 1), la seconde s'étendit aussi sur

les hauts plateaux centraux (cf. Carte 2). Dans sa synthèse J. Ford (1971) montre clairement les liens entre la conjoncture des années 1890 et cette dégradation prolongée de l'environnement. Des régions entières furent rendues à la *wildlife*, c'est-à-dire transformées en « réserves », tandis que les populations étaient regroupées en habitats concentrés, les *settlements* des Britanniques, dans l'espoir d'une réouverture ultérieure des terres abandonnées à une agriculture plus moderne. Comme le notait aussi en 1913 le résident allemand au Burundi (in Chrétien 1985), la maladie du sommeil a certes « fauché la population de façon effrayante », mais quand elle aura été éradiquée, il y aura dans les plaines « de l'espace pour l'agriculture de plantation ». Cet espoir dissimule mal l'ampleur de la catastrophe qui pesa en fait sur toute une génération.

Le cas des plaines riveraines du lac Tanganyika au Burundi (la région dite de l'Imbo) est particulièrement exemplaire de cette rupture. Décrites jusqu'à une époque très récente comme une zone de savanes chaudes, propices à la faune et aux moustiques, un paysage « primitif » préservé, une zone « traditionnellement peu peuplée », ces plaines apparaissent sous un tout autre jour dans les descriptions qu'ont laissées les voyageurs européens qui y passèrent de 1858 à 1890 : immenses palmeraies et bananeraies florissantes, cultures irriguées, population dense de pêcheurs et d'agriculteurs, grands troupeaux, nombreux villages disséminés sur les pentes voisines du lac... C'est l'extension brutale de la maladie du sommeil à partir de 1905, faisant suite aux calamités déjà évoquées (qui s'y abatirent à partir de 1891), qui transforma cette région en désert humain, sous le coup de la mortalité ou de l'exode de ses habitants. Nous avons analysé ailleurs (Chrétien 1985) cette catastrophe, étrangement occultée dans la littérature coloniale ultérieure par souci de ne montrer que le progrès linéaire de la « civilisation » dans ce pays.

Climat et santé : les crises du XIX^e siècle

La mise en valeur par Ford (1971) et Kjekshus (1977) de la crise polymorphe de la fin du XIX^e siècle a suscité ces dernières années les critiques de G. Hartwig (1978) sur le terrain même où se situent ces auteurs, c'est-à-dire non celui de la conjoncture politico-économique (comme J. Iliffe 1979), mais celui des calamités naturelles liées aux fluctuations climatiques et aux agressions microbiennes.

Sur le plan agricole une crise grave est attestée au début des années 1830 en Éthiopie, chez les Wakamba de l'est du Kenya et chez les Bakerebe du sud-est du lac Victoria. Elle est très probablement liée à une succession de sécheresses, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons.

Sur le plan épidémiologique, la variole et le choléra sont signalés dans l'intérieur avant la fin du siècle. Leur diffusion suit les itinéraires des

caravanes venues de la côte de l'océan Indien, les foyers en étant donc les relais d'étape. Compte tenu de la période d'incubation et du processus de contagion, la variole se répandait de façon plus diffuse hors de ces axes commerciaux. La question en suspens est celle des débuts de cette pénétration. Les Arabes, Indiens et Waswahili n'ont atteint eux-mêmes la région des Lacs qu'à partir des années 1830, mais des gens de l'intérieur (groupes yao du lac Nyassa, nyamwezi de l'actuelle Tanzanie centrale ou kamba du Kenya) sont venus plus tôt vendre de l'ivoire sur la côte, au moins au début du XIX^e siècle. Auparavant il semble que des familles de chasseurs d'éléphants, originaires de l'est, se sont implantées sur les plateaux centraux dès le XVIII^e siècle. Selon Hartwig (1979), ces mouvements peuvent avoir véhiculé les épidémies plus tôt qu'on ne l'imaginait. Chez les Bakerebe, qu'il a étudiés plus particulièrement, la variole est attestée par les traditions orales sous le règne de Mihigo II, un souverain qui régna environ entre 1780 et 1820. Quant au choléra, il ne serait connu dans l'intérieur que vers la fin des années 1860 ; pourtant, le roi Mutesa du Buganda aurait connu l'existence de cette maladie lorsque l'explorateur Speke lui rendit visite, en 1862.

L'impact démographique de ce choc microbien fut sans doute plus sérieux que celui de la traite, mais il ne faut pas oublier que ces deux fléaux purent se nouer. Avant que ne soit connue la vaccination (ou même l'inoculation), la variole pouvait tuer 50 à 70 % des malades atteints. Or par exemple à Ujiji, la factorerie zanzibarite des bords du lac Tanganyika, la variole a sévi de façon presque permanente dans les années 1870 et 1880. En 1880 un missionnaire protestant anglais en pays nyamwezi estime l'espérance de vie à 25 ans au maximum, compte tenu de ces vagues de mortalité. D'une manière générale l'acquisition d'esclaves, croissante à partir du milieu du siècle, traduit un besoin de main-d'œuvre sur les hauts plateaux centraux, qui peut être dû à ces crises de mortalité, mais à vrai dire aussi à un essor de l'économie d'échanges. Il demeure que la période des années 1830 a dû représenter un premier choc démographique par la conjonction, moins dramatique certes, des mêmes facteurs que ceux qui se déchaînent à la fin du siècle.

Un problème de méthode : l'identification et l'appréciation des crises

Le caractère parcellaire des références susceptibles de nous éclairer sur l'intérieur de l'Afrique orientale avant la deuxième moitié du XIX^e siècle rend indispensables les observations de méthode qui vont suivre. Il s'agit pour l'essentiel de relever tous les éléments qui peuvent prolonger les indications fournies par les sources orales.

Difficulté des estimations quantitatives : l'exemple de la crise de l'Imbo burundais au début du xx^e siècle

La disparition massive de gens (suivant celle de vaches) a frappé suffisamment les esprits pour que ces événements resurgissent dans les témoignages oraux que l'on pouvait recueillir il y a quelques années encore au Burundi. Le pays avait été « fauché » ou « massacré » (*guhonoza*) deux fois, m'expliquait un vieillard interrogé en 1968 à Rumonge, dans la plaine au sud du pays, une première fois par la variole « apportée par les Arabes » et une deuxième fois par la maladie du sommeil « venue avec les Allemands ».

Malgré le caractère relativement récent de ces crises et l'abondance d'archives émanant des postes missionnaires, puis surtout de l'administration allemande, il reste très difficile d'aller au-delà de ces impressions. Le journal (d'aire) de la mission de Buhonga (qui domine la plaine) notait le 11 septembre 1910 : « Le pays de Kivoga est tellement éprouvé par la maladie du sommeil qu'on trouve des tombes et des squelettes partout, les survivants se sont enfuis dans la montagne, d'où ils viennent récolter les fruits de leurs palmiers et bananiers ».

Nous avons tenté une estimation sur l'évolution démographique de ces plaines avant la Première Guerre mondiale. Nous disposons pour cela d'une observation ponctuelle dans un secteur touché par l'épidémie et de deux estimations générales à 25 ans de distance. Un médecin allemand note qu'en deux ans, entre juin 1909 (au moment où la maladie éclate dans ce secteur) et juin 1911, la grande palmeraie de Mtara a enregistré environ 550 décès, pour une population survivante en 1911 de 1 290 personnes (dont un tiers est atteint par la maladie), soit des pertes d'environ un tiers sur deux ans, une estimation qui semblait confirmée par un taux équivalent d'enclos d'habitation abandonnés dans ce secteur. Par ailleurs la région au nord du lac Tanganyika, c'est-à-dire la plaine entourant l'actuelle capitale de Bujumbura, avait une population d'environ 60 000 habitants en 1890 selon le voyageur anglais Swann. Or en 1914 l'administration allemande donne un total de 39 000 habitants. Si on tient compte du fait qu'entre-temps la création du poste militaire d'Usumbura en 1897 a attiré plusieurs centaines de personnes dans ce centre urbain naissant, on voit qu'on aboutit pour la campagne environnante au même ordre de grandeur, une perte qui semble concerner au moins la moitié de la population entre les premières années du siècle et 1914. Cette évolution s'est prolongée jusqu'aux années 1930. Encore en 1953, la plaine de la vallée de la Rusizi n'était peuplée que de 18 133 habitants selon le géographe Gourou, alors que l'administration allemande en indiquait 68 260 en 1914. Il faut remarquer néanmoins que ces appréciations restent très générales, dans la mesure où on ne dispose d'aucune statistique réelle et où en particulier les déplacements d'une région à l'autre restent inconnus.

Climatologie et sources orales : lumières et pièges des traditions

Plusieurs historiens, D. W. Cohen (1983), G. Hartwig (1978) et, plus récemment, J. B. Webster (1979) et R. Herring (1979), ont essayé de rapprocher les données des traditions orales de celles de la climatologie. Ils ont cru trouver un indicateur des périodes de grande sécheresse dans le niveau des crues du Nil tel qu'il a été enregistré depuis le VIII^e siècle sur un repère placé près de l'île de Rodah en face du Caire. On imagine les innombrables problèmes techniques impliqués par cette interprétation : la part relative du Nil Bleu et du Nil Blanc dans l'alimentation du cours final du fleuve, le rôle régulateur des lacs, etc. La période de sécheresse des années 1830 apparaîtrait néanmoins sur ce repère, qui indiquerait aussi des moments difficiles aux XVII^e et XVIII^e siècles, correspondant justement, dans les traditions orales datées d'après des généalogies, à des récits légendaires qui attribuent à des héros fondateurs de dynasties royales un rôle décisif de pluviators.

Le fonctionnement de la mémoire collective pose au moins autant de problèmes que le régime des fleuves. Hartwig fait observer que, si les Bakerebe, habitués à une pluviométrie abondante, ont retenu la sécheresse anormale qui les frappa sous le règne du roi Ibanda (années 1830), les habitants des plateaux secs du pays kimbu ont plutôt enregistré l'excès de pluie qui a gâté les récoltes de sorgho vers 1840. Donc les traditions orales peuvent avoir conservé, de façon subjective, le souvenir de situations exceptionnelles sur un plan local mais pas forcément significatives à plus grande échelle, et sans que les crises démographiques éventuelles puissent être effectivement évaluées. Selon Cohen la lecture des chiffres donnés par le repère de Rodah donnerait l'image d'un XIX^e siècle plutôt favorisé dans son ensemble, si on le compare aux siècles précédents et au début du XX^e siècle.

L'autre risque est celui des stéréotypes culturels. Des rois fondateurs ont certes eu la réputation de grands « faiseurs de pluie », triomphant après une période de sécheresse. Mais ensuite tout souverain prestigieux pour des motifs variés n'a-t-il pas eu tendance à bénéficier de la même aura merveilleuse, dans la mesure où, par définition, la fonction royale implique le maintien de la prospérité du pays (récoltes, fécondité des populations...) ? Ce phénomène idéologique est particulièrement favorisé par l'usage du retour cyclique de certains noms de règne. C'est ainsi que Ntare, deuxième du nom, qui règne au Burundi dans la première moitié du XIX^e siècle, se voit volontiers crédité des mérites de son ancêtre, fondateur de la dynastie à la fin du XVII^e siècle. Nous avons cité ailleurs le récit d'un vieillard interrogé en août 1981 et qui, rétrospectivement cette fois, attribue à Ntare l'ancien non seulement la pluie qui aurait manqué à la fin du XVII^e siècle, mais aussi l'éradication de la variole et de la peste bovine, mêlant ainsi les traditions les plus anciennes avec les plus récentes,

relatives à la fin du XIX^e siècle. Le livre dirigé par J. B. Webster (1979) sur la chronologie, la migration et la sécheresse dans la région des Lacs tombe, nous semble-t-il, dans ces pièges, faute d'une maîtrise suffisante dans le maniement des enquêtes orales. Après avoir en effet rapproché, de façon hasardeuse, le nom d'une famine qu'il situe à la fin du XVI^e siècle (*Nyarubanga*) d'un nom royal qui revient fréquemment dans les listes dynastiques des principautés de l'ouest du lac Victoria (*Nyarubamba*), il croit pouvoir déduire du phénomène de répétition que nous venons d'évoquer qu'il serait possible d'utiliser le retour périodique de ce nom pour dater des épisodes de famine dont il serait comme le repère symbolique ! Cette réduction de processus culturels complexes à une sorte d'horlogerie climatique est peut-être caricaturale, mais elle doit inviter à la prudence. Il ne s'agit pas de rejeter pour autant l'apport des sources orales, mais celui-ci ne se situe sans doute pas exactement là où il se présente comme le plus naïvement évident.

Les crises occultées et révélées : l'inscription socio-culturelle

Si les sources orales ne permettent pas de dominer en elles-mêmes l'ensemble d'une tendance démographique, pas plus que Fabrice del Dongo n'était en mesure de suivre la stratégie en jeu sur le champ de bataille de Waterloo, elles sont en revanche riches d'informations sociales et de faits de mentalité, c'est-à-dire de réalités qualitatives qui permettent de saisir comment une crise démographique s'est nouée au niveau du vécu quotidien. Nous pensons à tel récit recueilli au nord-est du Burundi en septembre 1977 : le vieux Nyamudongi y évoquait l'accablement des gens, désespérés par les agressions successives de la peste bovine et de la variole, rappelait comment lui-même avait vu mourir coup sur coup ses deux parents, alors que lui-même en avait réchappé, il expliquait le désarroi des guérisseurs habituels, atteints eux-aussi par la maladie et dépassés par la situation. Le vocabulaire employé en kirundi est significatif : aussi bien dans ce récit que dans un autre, recueilli à l'autre extrémité du pays (au sud-ouest), le même verbe, aujourd'hui peu usité (absent du *Dictionnaire rundi-français* de F. M. Rodegem), *gu-honoza*, « faucher, massacrer, décimer », est employé : un verbe réservé aux grandes contagions animales ou humaines, et dont l'emploi n'est pas innocent.

Un autre aspect, de nature politique et culturelle, ressort aussi de ces témoignages, à savoir la recherche des boucs émissaires. Ces fléaux sont en effet mis au compte de forces mauvaises venues notamment de l'extérieur. Nyamudongi, cité ci-dessus, attribuait à un lignage de sorciers, implanté sur la frontière sud-est du pays, la responsabilité de la variole, mais aussi des vagues de sauterelles qui avaient suivi. Les Européens qui arrivèrent à cette époque dans le pays furent aussi vus d'un mauvais œil pour cette raison.

Mais la détection de la sorcellerie peut aussi viser l'intérieur de la société et notamment ses responsables les plus élevés. Hartwig (1978) cite le cas d'un souverain détrôné au Bukerebe vers 1835, dans la mesure où on lui imputait la sécheresse. Au Burundi, la fin du règne de Mwezi Gisabo (il meurt en 1908) est marquée par une série de révoltes suscitées par des aventuriers qui se présentent comme des rois cachés, plus légitimes que le roi régnant, incapable de garantir la prospérité et la santé à son peuple.

Par extension les crises d'allure politique qui nourrissent les traditions orales attachées à certaines époques (changements dynastiques, guerres et invasions, appel à de grands magiciens, déplacement des centres de gravité des pouvoirs...) peuvent refléter des crises plus globales. Les narrateurs ne sont pas forcément prolixes sur les malheurs les plus concrets du temps passé : une certaine pudeur peut conduire à gommer l'évocation des grandes mortalités. En revanche la mise en exergue, sur un mode héroïque, des méfaits des traîtres ou des hauts faits des sauveurs donne lieu à des récits colorés. A moins d'en rester à des chroniques dignes de Grégoire de Tours, l'historien de l'Afrique peut déceler dans ce type de péripéties des mutations plus graves, notamment quand il constate que les événements s'accompagnent, comme c'est le cas à l'ouest de la région des Lacs vers la fin du XVII^e siècle, de changements dans l'importance relative de régions écologiques différentes (recul politique de zones relativement plus sèches au profit de montagnes plus arrosées et de sols forestiers propices à deux récoltes annuelles). On a pu supposer (dans le cas du Nkore, au nord du Rwanda) qu'une « crise écologique » pouvait rendre compte de modifications dans les rapports sociaux et politiques entre agriculteurs et éleveurs. L'observation des calamités de la fin du XIX^e siècle renforce ce type d'hypothèse en donnant tout son sens à l'ensemble des adaptations ou des blocages de nature sociale, politique et culturelle qui les prolongent.

La dimension historique des milieux naturels

L'inscription des traditions dans l'espace naturel représente sans doute l'approche essentielle qui permet, modestement, de contourner l'absence de données quantitatives. Les hauts faits et les généalogies ne signifient rien en dehors de cette mise en situation spatiale, comme nous le rappelions à propos de l'histoire ancienne de la région des Grands Lacs. On a vu que la trypanosomiose n'était pas une fatalité immuable, mais que les zones de tsé-tsé et l'impact de celle-ci sur le bétail et les humains ont toujours évolué en fonction de données naturelles et des « contrôles écologiques ». L'archéologue J. Sutton (1984) a rappelé que des agricultures africaines même très soignées (avec irrigation et terrasses) ont pu déboucher sur des impasses, sur des échecs écologiques, et que des régions autrefois très peuplées ont pu ensuite devenir des déserts humains. Les populations

d'Afrique orientale n'ont pas attendu 1890 pour connaître des crises démographiques.

Mais cette crise a le mérite d'éclairer, dans sa gravité, le jeu des entraînements réciproques entre plusieurs fléaux, mais aussi des coïncidences. Un article de A. Perrenoud (1985) a souligné l'autonomie des processus de mortalité relevant de la nutrition, des conditions de vie et de la biologie microbienne. Il n'y a effectivement pas de rapport logique entre une période de sécheresse et la multiplication de caravanes porteuses de microbes nouveaux. La crise qui découla, entre autres, de ces événements naturels ou humains n'en a pas moins été vécue comme un nœud que l'historien est invité à déchiffrer : nouvelles maladies, insécurité liée à la traite, réduction d'espaces cultivés, accélération des échanges et de la circulation au moment où le peuplement de certaines régions se rétrécit, ce qui fait littéralement exploser de leurs niches écologiques des vecteurs d'épidémie comme les trypanosomes. Il s'y ajouterait les sécheresses et famines, affaiblissant les gens et suscitant d'autres déplacements, et, dans la région du Tanganyika, un autre phénomène naturel, à savoir la baisse de plusieurs mètres des eaux du lac, dégageant ainsi des bandes de terres marécageuses propices à l'habitat des mouches tsé-tsé venues du bassin du Congo. La crise démographique que nous avons vue est alors mûre pour éclater comme un orage ou un feu de brousse.

Les sources orales attestent le caractère massif du choc tel qu'il a été vécu mentalement, avec sans doute (comme C. Thibon l'a montré dans le cas du Burundi) des effets sur les conduites natalistes. Mais on en trouve aussi des traces sur le terrain : enclos désertés ; zones défrichées retournées à la brousse ; anciennes meules abandonnées, attribuées à l'époque d'un souverain du début du XIX^e siècle, que l'on retrouve vers 1930 au Bukerebe quand le pays se repeuple (selon Hartwig 1979), etc.

L'étude des crises démographiques requiert donc la mobilisation de différentes sources, écrites, orales, archéologiques, complétées par des approches géographiques, écologiques et biologiques. Il ne s'agit rien moins que de rendre compte de la faiblesse du peuplement de l'Afrique jusqu'au milieu du XX^e siècle.

*Université de Paris I, Centre de recherches africaines et
Centre national de la recherche scientifique, UA 363.*

BIBLIOGRAPHIE

ALLAN, W.

1965 *The African Husbandman*, Edinburgh-London, Oliver & Boyd.

ALPERS, E. A.

1967 *The East African Slave Trade*, Nairobi, East African Publishing House (« Historical Association of Tanzania Paper » 3).

BOSERUP, E.

1970 *Évolution agraire et pression démographique*, Paris, Flammarion (« Nouvelle bibliothèque scientifique ») (1^{re} éd. 1965).

CHRÉTIEN, J.-P.

1984 « Nouvelles hypothèses sur les origines du Burundi. Les traditions du nord », in L. NDORICIMPA & C. GUILLET, eds., *L'arbre-mémoire. Traditions orales du Burundi*, Paris, Karthala : 11-52.

1985 *La crise écologique de l'Afrique orientale au début du XX^e siècle : le cas de l'Imbo au Burundi entre 1890 et 1916*, communication à la Table ronde Sciences humaines et développement rural organisée par la Faculté des lettres et sciences humaines, Université du Burundi, Bujumbura, 7-11 mai, multigr.

CHRÉTIEN, J.-P., ed.

1983 *Histoire rurale de l'Afrique des Grands Lacs. Guide de recherches*, Paris, Association française d'études et de recherches africaines-Karthala (« Travaux du Centre de recherches africaines. Histoire » 1).

COHEN, D. W.

1983 « Food Production and Food Exchange in the Precolonial Lakes Plateau », in R. I. ROTBERG, ed., *Imperialism, Colonialism and Hunger. East and Central Africa*, Lexington, MA, Lexington Books : 1-18.

COQUERY-VIDROVITCH, C.

1985 *Afrique noire. Permanences et ruptures*, Paris, Payot.

FORD, J.

1971 *The Role of the Trypanosomiases in African Ecology. A Study of the Tsetse Fly Problem*, Oxford, Clarendon Press.

GOUROU, P.

1953 *La densité de la population du Ruanda-Urundi. Esquisse d'une étude géographique*, Bruxelles, Institut royal colonial belge (« Section des sciences naturelles et médicales. Mémoires in-8° » XXI-6).

HARLOW, V. & CHILVER, E. M., eds.

1965 *History of East Africa*, vol. II, Oxford, Clarendon Press.

HARTWIG, G. W.

1978 « Social Consequences of Epidemic Diseases : The Nineteenth Century in Eastern Africa », in G. W. HARTWIG & K. D. PATTERSON, eds., *Disease in*

African History. An Introductory Survey and Case Studies, Durham, NC, Duke University Press : 25-45 (« Duke University Center for Commonwealth and Comparative Studies » 44).

- 1979 « Demographic Considerations in East Africa during the 19th Century », *International Journal of African Historical Studies*, XII (4) : 653-672.

HERRING, R. S.

- 1979 « Hydrology and Chronology : The Rodah Nilometer as an Aid in Dating Interlacustrine History », in J. B. WEBSTER, ed., *Chronology, Migration...* : 39-86.

ILIFFE, J.

- 1979 *A Modern History of Tanganyika*, Cambridge, Cambridge University Press.

JAHNKE, H.

- 1976 *Tsetse Flies and Livestock Development in East Africa*, Munich, Weltforum.

KJEKSHUS, H.

- 1977 *Ecology Control and Economic Development in East African History. The Case of Tanganyika, 1850-1950*, London, Heinemann.

KUCZYNSKI, R. R.

- 1949 *Demographic Survey of the British Colonial Empire*, vol. II, London, Oxford University Press.

LANGLANDS, B. W.

- 1967 *The Sleeping Sickness Epidemic in Uganda, 1900-1920. A Study in Historical Geography*, Kampala, Makerere University, Department of Geography, multigr.

OLIVER, R. & MATHEW, G., eds.

- 1963 *History of East Africa*, vol. I, Oxford, Clarendon Press.

PERRENOUD, A.

- 1985 « Le biologique et l'humain dans le déclin séculaire de la mortalité », *Annales ESC*, XL (1) : 113-135.

RENAULT, F.

- 1971 *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe, 1868-1892. I. Afrique centrale*, Paris, Éd. de Boccard.

SHERIFF, A. M. H.

- 1971 *The Rise of a Commercial Empire. An Aspect of the History of Zanzibar from 1770 to 1873*, London, School of Oriental and African Studies, Ph. D. thesis, multigr.

STEUDEL, E.

- 1929 « Der gegenwärtige Stand der Schlafkrankheitsbekämpfung in Afrika », *Archiv für Schiffs- und Tropenhygiene. Beiheft*, 3, XXXIII : 113-129.

SUTTON, J.

- 1984 « Irrigation and Soil Conservation in African Agricultural History », *Journal of African History*, XXV (1) : 25-41.

THIBON, C.

1984 « Crise démographique et mise en dépendance au Burundi et dans la région des Grands Lacs, 1880-1910 », *Cahiers du CRA* (Paris), 4/*Cahiers d'Histoire* (Bujumbura), 2 : 19-40.

WEBSTER, J. B., ed.

1979 *Chronology, Migration and Drought in Interlacustrine Africa*, London, Longman (« Dalhousie African Studies Series »).